

LALITA TADEMY
AU BORD
DE LA
RIVIÈRE CANE

ROMAN

« UN RÉCIT FASCINANT SUR L'ESCLAVAGE
ET LE MÉTISSAGE AUX ÉTATS-UNIS. »

BOOKLIST


CHARLESTON

LALITA TADEMY

AU BORD DE LA RIVIÈRE CANE

« Le matin de son neuvième anniversaire, le lendemain du jour où Madame la gifla, Suzette pissa sur les rosiers. La cloche de la plantation n'avait pas encore sonné quand elle se réveilla en sursaut, tendit l'oreille pour écouter la respiration insouciante de Mam'zelle qui dormait au-dessus d'elle dans le lit à baldaquin, guetta d'éventuels mouvements ailleurs dans la maison endormie et, sans bruit, se leva de sa paillasse posée à même le sol. »

Un premier acte de rébellion pour cette jeune esclave qui a grandi à l'ombre de la grande maison, tiraillée entre sa famille, là-bas dans le quartier des esclaves, et son amitié avec la fille des maîtres. Pourtant, la route vers l'émancipation est encore longue...

De mère en fille, quatre générations de femmes noires utiliseront les seules armes dont elles disposent : patience, endurance, ruse et séduction pour survivre aux heures les plus sombres de l'histoire américaine et élever leurs enfants dans la promesse et l'espoir de la liberté.

INSPIRÉ DE L'HISTOIRE FAMILIALE DE L'AUTEURE,
LE PARCOURS INOUBLIABLE DE QUATRE
GÉNÉRATIONS DE FEMMES NOIRES AMÉRICAINES,
DE L'ESCLAVAGE À LA LIBERTÉ.

Traduit de l'anglais par Marie-Claude Elsen.

ISBN : 978-2-36812-462-8



9 782368 124628

19 € Prix TTC France

Rayon : Littérature générale
Design : © Raphaëlle Faguer
Illustration : © Bridgeman Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Titre original : *Cane River*

© 2001 by Lalita Tademy

Pour la traduction française :

© Plon, un département de Place des Éditeurs, 2001.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie-Claude Elsen

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-462-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Lalita Tademy

AU BORD
DE LA RIVIÈRE CANE

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Claude Elsen



À ma mère
Willie Dee Billes Tademy

PROLOGUE

MON ARRIÈRE-GRAND-MÈRE EMILY s'est éteinte dans son lit, chez elle en Louisiane, à la fin de l'été 1936, 1 300 dollars en espèces cachés sous son matelas. Elle est morte douze ans avant ma naissance, mais elle tient toujours la place centrale dans notre saga familiale.

Ma mère et ses frères ont toujours évoqué Emily avec des trémolos de respect dans la gorge et une pointe d'admiration nostalgique. « Grand-mère 'Tite », comme ils l'appelaient, était très belle. Les quatre photographies d'elle que je possède, dont deux ornent un mur de ma maison en Californie, sont là pour en témoigner. On m'a raconté que, à soixante-dix ans passés, elle mettait souvent de la musique sur son vieux Victrola et dansait toute seule dans la pièce commune de sa ferme d'Aloha, sur le bayou Cornfine. Le dimanche, elle levait la jambe et virevoltait, encouragée par sa famille venue lui rendre visite. À la fin de sa représentation, elle cambrait le dos et pliait une jambe en arrière, son petit pied botté suspendu en l'air sous sa robe longue, elle attendait la fin de leurs applaudissements. Cette petite arabesque était sa touche. Ma mère et tous ses autres petits-enfants survivants en

gardent un souvenir vivace. D'après eux, grand-mère 'Tite était toujours entourée de rires et de bonne humeur. Ils décrivent sa peau sans défaut, son épaisse chevelure auburn, ses pommettes hautes, son nez fin et pointu, sa taille d'une finesse inouïe... « C'était une dame élégante, comme Jacqueline Bouvier Kennedy », m'a souvent dit ma mère avec un sourire fier et mélancolique.

J'ai toujours eu le plus grand mal à le croire. Je sais aujourd'hui qu'Emily Fredieu était née esclave en 1861, qu'elle vivait au fin fond de la Louisiane et que tous les jours elle prisait le tabac et buvait une piquette fabriquée maison, incitant ses visiteurs, enfants compris, à se joindre à elle. De sa liaison de plus de trente ans avec mon arrière-grand-père, un Français, elle eut cinq enfants illégitimes. Durant la plus grande partie de leur vie commune, la loi n'interdisait pas les mariages interraciaux, mais le concubinage entre un Blanc et une femme de couleur, eût-elle la peau claire, était risqué. Mon arrière-grand-mère Emily jugeait les gens en fonction de la couleur de leur peau. Elle tolérait à peine qu'on ose la qualifier de femme de couleur, et on ne pouvait en aucun cas la traiter de nègre. Elle avait un faible pour ma mère – la plus claire de ses petits-enfants – dotée d'une peau assez pâle pour se faire passer pour blanche, si elle en avait eu envie. J'ai du mal à synthétiser toutes ces informations et obtenir le mot « élégante » employé par ma mère.

Les préjugés raciaux d'Emily m'ont toujours inspiré de l'antipathie à son égard mais, bien sûr, je n'ai jamais osé l'avouer à ma mère. En même temps, j'enviais à cette aïeule sa capacité à regarder de haut les revers de l'existence et sa manière provocante de clamer son droit à la joie, deux choses que, pour ma part, je n'ai jamais réussi à faire.

Emily, énigme éternelle, m'a fascinée pendant des années, mais j'étais trop occupée à cette époque pour m'y attarder. J'adorais le monde dans lequel je vivais. Tous les matins, je me réveillais d'un bond, impatiente d'entamer ma journée. Je savourais d'avance ma prochaine

transaction, ma prochaine promotion. Pendant vingt ans, j'ai gravi l'échelle du monde de l'entreprise, barreau après barreau, jusqu'au poste de vice-présidente d'une société de haute technologie de la Silicon Valley classée au *Fortune 500*. Mon travail dévorant me rapportait un bon portefeuille d'actions et un statut social enviable, mais pas de temps libre. De temps à autre pourtant, alors que je m'acharnais à mettre au point des stratégies complexes dans de petits bureaux étouffants, je pensais secrètement à Emily, à la femme qu'elle avait été et comment elle l'était devenue. Au lieu de me concentrer sur mes budgets, je laissais mes pensées dériver vers la mère d'Emily, Philomène, dont je connaissais peu de chose. J'avais lu son nom dans une brève histoire familiale rédigée quarante ans plus tôt par une arrière-cousine ; le texte tenait sur deux pages dactylographiées que m'avait envoyées mon oncle. À partir de là, le besoin de retrouver la trace de la mère de Philomène se mit à me tarauder. Je voulais découvrir si elle avait vécu sur une plantation, si elle avait appartenu à quelqu'un, si elle avait été esclave ou libre...

En 1995, poussée par un désir indéfinissable, je me surpris moi-même en décidant de quitter mon poste. J'abandonnai une position convoitée à laquelle j'avais travaillé toute ma vie, et je commençai à faire des allers-retours entre la Californie et la Louisiane pour aller rencontrer des membres de ma famille et des historiens locaux. Je découvris à quel point les racines généalogiques peuvent être inextricablement emmêlées.

Dans des caves moisisées où étaient conservées des dossiers de recensement ou de vieux journaux en piteux état, j'étudiai jusqu'à en avoir des migraines tous les documents datant de 1800 jusqu'au début du siècle. Dans divers tribunaux de Louisiane, je déchiffrai laborieusement actes notariés, inventaires, titres de propriété foncière et minutes de procès. Je m'inscrivis à la société généalogique de Natchitoches, ce qui me permit d'avoir accès à certaines collections privées dans lesquelles je trouvai des

lettres. Retrouver les traces de mes ancêtres était un passe-temps, cela devint une obsession.

Je fis toute une série de découvertes qui me firent prendre conscience que je ne savais presque rien sur la Louisiane, l'esclavage, les races et les classes sociales. Je pensais que le terme « créole » s'appliquait à un enfant métis, ayant un parent noir et l'autre blanc, mais on me fit sèchement savoir que les Créoles étaient les descendants de langue française des premiers colons français. Cette distinction snob était destinée établir très clairement la différence entre eux et les familles noires que les hommes créoles avaient fondées « à part », elle servait à marquer leur appartenance à une classe sociale supérieure à celle de leurs cousins cajuns de langue française. Je découvris que, loin de s'étendre à perte de vue comme Tara dans *Autant en emporte le vent*, la plupart des plantations étaient de petites communautés indépendantes, entourées de fermes plus petites encore. Quant à l'horrible institution de l'esclavage, elle s'illustrait par des drames individuels aussi variés et nombreux qu'il existait de fermes et de plantations, de maîtres et d'esclaves.

En se concentrant sur la mère de Philomène, la mère d'Emily donc, mes recherches me conduisirent à Cane River, communauté complexe, isolée, très unie et hiérarchisée, qui avait connu son âge d'or au début du XIX^e siècle. Cane River s'étendait sur une trentaine de kilomètres le long d'une rivière du centre de la Louisiane. Planteurs créoles français, gens libres de couleur et esclaves y cohabitaient en dehors de tout stéréotype. À Cane River, les gens de couleur libres avaient accumulé terres et biens et ils pouvaient posséder des esclaves comme leurs voisins blancs.

Enfant, j'avais passé nombre d'étés humides et chauds à Colfax, une bourgade pas très éloignée de Cane River où avaient grandi mes parents. Le voyage en Ford 1951 entre la Californie et Colfax, coïncée entre mon frère et mes sœurs sur le siège arrière, prenait plusieurs jours. Nous traversions le pays dans un sens en juillet, puis dans l'autre en août.

En 1978, mon père et moi nous rendîmes en Louisiane, à la recherche de nos racines. Ma mère me remit une liste de noms, des gens de son côté de la famille auxquels je devais « absolument parler ». Y figurait une arrière-cousine très âgée qui vivait à Shreveport, à cent soixante-quinze kilomètres de Colfax. Mon père prit le volant et à notre arrivée nous fûmes accueillis à bras ouverts par une imposante femme à la peau claire et aux yeux noirs perçants. Je n'ai pas oublié ces yeux. Cousine Gurtie vivait seule. Elle ne s'était jamais mariée. Son appétit de vivre et sa vivacité d'esprit sautaient aux yeux. Elle était bavarde, mais sa conversation était décousue, sautant des lacets de ses souliers, ou du menu de son petit déjeuner, à des histoires épiques de lointains ancêtres, meurtres atroces, suicides et amours interdites. Même si je me disais qu'elle en rajoutait pour faire son petit effet, j'étais captivée. C'est seulement maintenant, vingt-deux ans plus tard, en m'asseyant pour rédiger cette préface, que je réalise que cousine Gurtie était l'auteur de ces deux pages dactylographiées dont je me suis servie pour commencer à reconstruire le passé de ma famille. Et cousine Gurtie n'avait rien exagéré.

En 1995, juste après avoir quitté mon travail, j'engageai une généalogiste pour m'aider à retrouver la mère de Philomène. Il lui fallut deux ans pour exhumer d'une collection privée de documents relatifs aux plantations françaises l'acte de vente établissant qu'une esclave, Suzette, était la mère de Philomène. Ce fut ce qui confirma avec certitude que mes ancêtres n'étaient pas des gens de couleur libres. Pendant trois générations, ils avaient été esclaves. Ils appartenaient à Françoise Derbanne, une veuve créole qui avait hérité de son mari une plantation de taille moyenne à Cane River. Ce jour-là, je décidai de ne pas laisser Suzette et les siens tomber définitivement dans l'oubli.

Peu à peu, les choses s'éclaircirent grâce à l'étude d'une kyrielle de documents et de récits de famille. Je pus rétablir le lien entre les femmes, en remontant de filles en mères. D'Emily, je passai à Philomène, puis à Suzette et enfin à

Elisabeth. Ce n'étaient ni des Mammy, ni des Jezebel ni des Topsy dont l'image familière et rassurante a été véhiculée par des ouvrages tel que *Autant en emporte le vent*. C'étaient des femmes de chair et de sang qui avaient fait des choix difficiles, alors même qu'elles étaient opprimées.

La mère d'Emily, Philomène, fut la première à prendre vie sous mes yeux. Elle hantait mes rêves, me pressait de raconter leur histoire. Non, « presser » est un terme trop neutre, trop éloigné de la réalité. Philomène me harcelait pour que je découvre les différentes générations de ma famille et à quel point leurs vies furent compliquées. Je m'interdisais donc de délaissier ou dévaloriser un seul de ses membres. Le lien que j'entretiens avec Philomène est tout simplement indescriptible, de même que la force de son emprise sur moi, à quatre générations de distance. Au début, lorsque je craignais encore ses apparitions informes, j'ai vécu des moments pénibles, souvent après avoir senti sa main se poser sur mon épaule, ou entendu sa voix troublante chuchoter à mon oreille. Mais c'était une crainte née du respect.

Ce livre est une œuvre de fiction abondamment nourrie par des années de recherches sur ma famille et les faits historiques. Les détails et les anecdotes livrés par cousine Gurtie n'ont pas toujours été corroborés par des documents : certaines dates manquaient, certains événements relatés étaient déformés. Mais je découvris que chaque ligne de son récit tapé à la machine avec minutie reposait sur un fond de vérité et que l'histoire de la famille s'était écrite autour de cette vérité. De nombreux documents officiels et historiques contenaient également des inexactitudes. Le défi consistait à rassembler toutes ces données pour tisser ensemble des éléments provenant de sources privées et publiques. Lorsqu'ils ne concordaient pas, je me suis fiée à mon intuition. Exercice intimidant, surtout avec Philomène toujours à juger par-dessus mon épaule. J'ai rempli les blancs à partir de mes recherches sur les événements et l'atmosphère de l'époque en Louisiane, j'ai déduit des motivations. Il m'est arrivé de changer un

nom, une date ou un fait pour rendre le récit plus fluide. J'espère avoir saisi l'essence de la vérité, à défaut d'une constante précision factuelle, et que les libertés que j'ai prises me seront pardonnées.

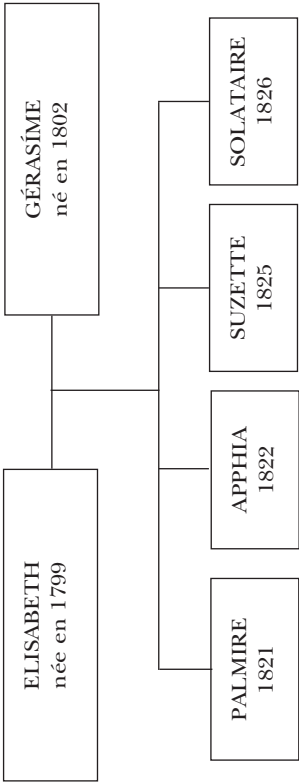
J'espère que vous pourrez rassembler ces choses mieux que moi, vous avez peut-être entendu dire que mon frère et moi on n'a pas fini l'école et que personne m'a appris à taper mais je sais ce que je sais, Sourire. Mon Dieu m'a accordé la bénédiction de vivre soixante-dix ans.

Cousine Gurtie Fredieu,
dans une lettre rédigée en 1975
et retraçant l'histoire
de notre famille.

PREMIÈRE PARTIE

SUZETTE

Elisabeth et Gerasime
Descendants



CANE RIVER, LOUISIANE – 1834

LE MATIN DE SON NEUVIÈME ANNIVERSAIRE, le lendemain du jour où Françoise Derbanne l'avait giflée, Suzette pissa sur les rosiers. La cloche de la plantation n'avait pas encore sonné quand elle se réveilla en sursaut, tendit l'oreille pour écouter la respiration insouciante de Mam'zelle qui dormait au-dessus d'elle dans le lit à baldaquin, guetta d'éventuels mouvements ailleurs dans la maison endormie et, sans bruit, se leva de sa pailasse posée à même le sol.

Suzette parcourut le couloir étroit à pas rapides, dépassa l'autel mural et l'horloge d'acajou dans le salon, fit attention d'éviter la latte du plancher qui grinçait près de la porte d'entrée. Dehors, sur la galerie¹, le martèlement frénétique de son cœur l'intrigua au point d'en oublier sa peur. Avec la sensation que son souffle allait faire exploser sa poitrine, elle passa, centimètre par centimètre, devant l'entrée de la chambre de l'Étranger et tourna sur le

1. Véranda ouverte, en Louisiane. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

côté de la Grande Maison où l'attendaient les précieux buissons.

Pieds nus dans l'obscurité, à peine aidée par un minuscule croissant de lune d'été, elle arrêta son choix sur le rosier préféré de Madame. C'était un arbuste rampant aux délicates fleurs jaune pâle et aux racines visibles aussi longues que l'archet du violon de son père.

L'équipée, aller-retour, n'avait pas pris longtemps, et quand la fillette se glissa de nouveau sur son matelas de fortune, au pied du lit, la respiration d'Orelina était toujours douce et régulière. De la courte fugue de Suzette ne subsistait qu'une seule trace : une égratignure fine et dentelée sur son bras nu, causée par une épine qu'elle n'avait pas vue dans l'obscurité.

La veille avait commencé comme la plupart des journées du milieu de l'été en Louisiane. Après la messe, Suzette avait rejoint la cuisine par une chaleur si suffoquante qu'elle avait l'impression que l'air moite allait la clouer au sol. À son arrivée, elle avait passé un tablier propre sur sa belle robe de calicot, foncée et ample avec une encolure à empiècement. Sa mère l'avait reprise pour son corps menu dans un tablier de la saison précédente dont Orelina ne voulait plus, en gardant de la place au cas où elle pousserait subitement. Tous les vêtements de Suzette, de ses sous-chemises à ses souliers en passant par ses culottes, avaient d'abord appartenu à sa Mam'zelle. Les deux fillettes avaient beau avoir le même âge, Orelina dépassait déjà Suzette de plus d'une demi-tête. Elles formaient un couple étrange, cette petite fille blanche aux longues jambes, dégingandée comme un jeune poulain, et sa minuscule bonne, Suzette, à la peau cacao et au sourire dévorant qui dévoilait l'interstice entre ses deux dents de devant – un espace presque aussi large qu'un grain de maïs qui permettait à Suzette de siffler fort. C'était pratique pour appeler les poulets ou les cochons, ou pour impressionner Orelina et Narcisse lorsqu'ils s'amusaient tous les trois dans les bois.

La chaleur diffusée par les fourneaux de la cuisine plaquait sa robe au corps de Suzette qui agitait la batte dans la baratte à beurre. Construite à bonne distance de la maison principale à cause des risques d'incendie, la cuisine appartenait aux Derbanne, de même que les champs de coton et de maïs, les huit huttes d'esclaves, qui se faisaient face quatre par quatre dans le Quartier, les marécages et toutes les créatures qui vivaient à Rosedew, leur plantation le long du bayou Derbanne.

Suzette observait les mains solides et agiles de sa mère, Elisabeth, qui ramenaient une boule grisâtre vers elle pour aérer la pâte des biscuits destinés au petit déjeuner du maître. Dès que les plats préparés par sa mère étaient prêts, Suzette avait pour mission de les apporter en vitesse à la Grande Maison tant qu'ils étaient encore brûlants, et de servir à table.

Der-banne. Fre-dieu. Elle s'exerçait à parler tout bas, au rythme de sa batte, en attendant que sa mère entame la conversation.

En travaillant, Elisabeth fredonnait un air grave, lent et plaintif. Suzette ne parvenait pas à saisir son humeur. Sa mère n'avait jamais adopté le créole français, pas même la version rudimentaire parlée au Quartier. Elle ne s'exprimait jamais sur le même rythme grasseyant que tout le monde dans la Maison.

— Comment c'était à l'église ? demanda enfin Elisabeth.

— St. Augustine est *belle*².

Suzette arrondit ses lèvres avec soin autour du mot « belle », dans l'espoir de faire sonner son français avec le même raffinement que celui d'Orelina, en imaginant que ses paroles coulaient avec la même fluidité que celles entendues le matin à l'église.

— Vieux Bertram et moi, on est restés dehors, mais il nous a trouvé une place où on pouvait voir dans le *sanctuaire*.

2. En français dans le texte.

Elle reprit :

— M'sieu, Madame et Mam'zelle, ils étaient assis derrière un rang de gens de couleur libres.

Suzette s'émerveillait encore de cette matinée, du long trajet en chariot, pressée entre Orelina et Narcisse Fredieu, de son premier regard sur la grosse cloche de St. Augustine surplombant le vestibule, de l'air qui miroitait au-dessus des tuiles cuites par le soleil, du toit à pignons, des vitraux aux couleurs éclatantes. Et, surtout, des grappes de fidèles. blancs, de couleur, nègres, libres et esclaves, tous vêtus de leurs plus beaux atours, tous réunis dans le même endroit.

— Les gens de couleur libres qu'ont bâti cette église, i' z'ont plus d'esclaves que les Derbanne, grogna Elisabeth. I' z'ont des règles à eux.

— J'l'ai vu, Mère. Quand il est sorti, j'ai vu Augustine Metoyer en personne. Pas plus loin de moi que t'es maintenant. Faudrait qu'tu l'entendes parler. Plus comme il faut que M'sieu Louis ! Avec un chapeau haut de forme qu'était tout en soie.

Suzette ferma les yeux pour convoquer les images. Augustine Metoyer était le plus célèbre de tous les gens de couleur libres. Jusque-là, elle n'avait approché la royauté de Cane River que par sa marraine, une femme libre qui par son mariage faisait partie de cette illustre famille.

— J'voulais entrer. Vieux Bertram a pu entrer quelques minutes pour communier, lui, pendant que j'attendais.

Suzette était désolée que sa mère n'ait jamais vu St. Augustine, que seuls Vieux Bertram et elle aient eu l'autorisation de sortir de la plantation.

— Contente-toi de faire ton travail, Suzette, dit Elisabeth. On en a dix à nourrir ce matin, et faut encore que j'prépare le dîner d'anniversaire de Mam'zelle Orelina.

— Comme c'est mon anniversaire aussi, Mam'zelle a promis de me laisser un peu de tout dans son assiette.

Elisabeth garda le silence et recommença à fredonner.

Suzette aurait bien aimé que sa mère l'envoie faire une course, pour échapper un moment à tous ceux qui la cherchaient sans cesse. Elle ôterait ses souliers. Chemin faisant,

elle pourrait sentir le sol fertile de Louisiane sous la plante de ses pieds et entre ses orteils. Elle rapporterait un seau de lait de vache frais sans en renverser une seule goutte, ou du petit bois pour le feu, ou bien elle cueillerait des haricots verts dans le Grand Jardin, qu'elle éplucherait et casserait plus tard. Aujourd'hui, elle avait huit ans, demain elle en aurait neuf et elle était destinée à la Maison, pas aux champs. Tous, blancs, de couleur et nègres lui disaient qu'elle avait de quoi être fière de cela.

Les bons jours, Elisabeth lui racontait des choses intéressantes au sujet de la cuisson, des confitures ou des assaisonnements, et parfois elle faisait des comparaisons entre Rosedew et la plantation de Virginie d'où elle était venue.

— Par rapport à certaines, la Grande Maison, l'est riquiqui, déclarait-elle.

En Virginie, racontait la mère de Suzette, la Grande Maison possédait un étage, un rez-de-chaussée et une façade ornée d'épaisses colonnes blanches. Des domestiques différents étaient affectés à chaque tâche, secondés chacun par trois aides. La Grande Maison de Rosedew était basse. C'était une bâtisse de plain-pied, à l'ossature de bois et de briques recouverte de stuc blanc et couronnée d'un long toit incliné. Elle abritait six pièces, pour lesquelles Suzette aidait au ménage, et une chambre réservée aux voyageurs, la chambre de l'Étranger, à laquelle ceux qui empruntaient la rivière et qui avaient besoin d'un toit pour la nuit pouvaient accéder de l'extérieur par une entrée séparée. La plupart du temps, comme lorsque toute la famille Fredieu était là, elle servait aux parents des Derbanne qui venaient leur rendre visite une journée, une semaine ou un mois.

Sous son *tignon* de madras, le visage large d'Elisabeth était strié de traînées de transpiration provoquées par la chaleur des fourneaux, mélangées à une pellicule de la farine blanche qu'elle utilisait pour confectionner ses pâtisseries. Comme sa mère avait retroussé les manches de son long calicot d'été jusqu'aux coudes, Suzette pouvait voir les vieilles marques de brûlure sur la peau noire

tannée de ses bras, après toutes ces années en cuisine, près des bouilloires brûlantes, des grandes cheminées fumantes et des poêlons surchauffés. Suzette baissa les yeux sur ses propres bras maigrichons et souhaita qu'au lieu de leur couleur cacao ils soient un jour pâles et blancs comme ceux d'Oreline.

— Mam'zelle et moi, on est allées au Quartier hier.

Pour Suzette, le Quartier était l'endroit rempli d'odeurs fortes que personne s'occupait de masquer, de gros bruits que personne n'essayait d'étouffer et de grands gestes que personne n'avait l'idée de maîtriser. Durant la semaine, n'y restaient que les tout petits enfants, en compagnie de ceux qui étaient trop vieux pour les champs, des malades, des accouchées et de la vieille femme qui veillait sur les bambins. Tous les autres étaient partis travailler aux champs de l'aube au coucher du soleil. De retour à la nuit tombée, ils étaient en général beaucoup trop fatigués par leur journée pour faire autre chose que préparer leur repas du soir, maïs moulu et ration de bacon. Une poignée de farine, un peu d'eau, une pincée de lard mis à cuire dans la cendre, et ils s'effondraient sur leurs paillasses après avoir mangé, épuisés. Mais le samedi, après une demi-journée de labeur, le Quartier s'éveillait. Dans chaque maisonnée, on travaillait son lopin, on faisait la lessive, on échangeait des commérages, on rapportait du poisson ou du gibier et les histoires de pêche ou de chasse qui allaient avec. Les enfants se mêlaient comme ils voulaient, Blancs et Noirs, drap fin et tissages maison, presque maîtres et presque esclaves pas encore assez grands pour avoir un rôle à tenir. La famille de Suzette, dont ses deux sœurs et son frère, vivait au Quartier. Par moments, elle se demandait comment sa vie aurait été là-bas, si elle n'avait pas vécu dans la Grande Maison.

— Papa, il a dit qu'il a composé deux airs. Un pour l'anniversaire de Mam'zelle et un pour le mien.

Contrairement à d'autres au Quartier, son père, Gerasime, ne lui faisait jamais les gros yeux lorsqu'il l'entendait parler avec sa « voix de Maison ». C'était un

homme délicatement bâti et à la peau d'un brun cuivré. Surtout, il était toujours heureux de la voir car elle lui faisait oublier sa fatigue. Il avait un rire tonitruant et l'appelait sa « petite aux grands yeux ». Sa tignasse n'était pas vraiment crépue mais plutôt élastique, et son visage était si lisse qu'il n'avait pas besoin de se raser comme les autres hommes. Lorsque Suzette avait voulu savoir pourquoi, il avait répondu que c'était parce qu'il était à moitié indien. Gerasime était très aimé, au Quartier comme dans la Grande Maison, car il jouait du violon. On le louait souvent auprès de Louis Derbanne pour animer les fréquentes réceptions qui se donnaient en aval et en amont de la Cane River.

Suzette se tut. Dans un bruissement soyeux de sa robe de visite vert pâle, Françoise Derbanne venait de faire une entrée majestueuse. Ses formes opulentes maintenues dans un corset rigide étaient typiques des femmes créoles bien nourries. Ses cheveux d'un brun terne avaient été foncés à l'eau de café moulu, savamment bouclés et relevés. Son nez pointu, comme son menton, partait légèrement de travers, et ses pieds étaient nichés dans des petites bottines à boutons de cuir. En général, elle convoquait Elisabeth dans la pièce sombre du fond de la Grande Maison afin de décider avec elle des menus de la semaine. Mais, de temps à autre, elle apparaissait à l'improviste dans la cuisine, prenant soin d'éviter que quoi que ce soit ne touche ses beaux vêtements. Ce rituel entre la maîtresse et la cuisinière se déroulait depuis qu'Elisabeth était arrivée à la plantation, quinze ans auparavant.

— Elisabeth, commença Madame en plissant le nez comme si elle détectait un relent un peu nauséabond, je viens de parler à Orelina. Le souper d'aujourd'hui doit être original, j'y tiens absolument. Pour son anniversaire, j'ai promis de la gâter. Elle aura ses plats favoris. Nous serons dix en tout.

— Oui, M'ame Françoise, répondit Elisabeth sans quitter des yeux sa table de travail, tandis que ses mains continuaient leur danse.

Suzette observait les deux femmes, l'une grande, à la peau couleur gruaud de maïs d'un jour, l'autre petite et noire, et elle essayait de ne pas sourire. Elle avait déjà transmis la veille à sa mère la liste de tous les plats choisis par Orelina et elle.

— Nous aurons du poulet et du *tasso* jambalaya, du pain de maïs à la patate douce, des haricots verts, des *calas* à la confiture de groseille que nous avons mise en conserve l'an dernier et une génoise à la pêche, déclara Françoise.

— Oui, M'ame.

Suzette était étonnée que Madame ne sente pas les pêches cachées dans le placard à provisions. Leur parfum imprégnait l'air de la cuisine et rivalisait avec l'odeur forte de levure de la pâte à *calas* qu'elle et sa mère avaient préparée la veille au soir et qui embaumait, riche de la promesse des beignets au riz à venir. La fillette avait épluché les pommes de terre et observé avec attention la manière dont Elisabeth les avait mélangées une fois bouillies à la farine de maïs et la levure, puis avait placé le tout à fermenter à l'air nocturne, avant d'y ajouter le riz bouilli pour fabriquer le gâteau de Savoie. Juste avant le repas, il faudrait y incorporer la farine, les œufs, le beurre et le lait, battre la pâte à frir et faire tomber les cuillerées de *calas* dans le poêlon brûlant.

— Je te donne la permission d'aller au saloir après le petit déjeuner pour prendre le jambon et un pot de confiture, dit Madame avec un léger hochement de tête.

— Oui, M'ame.

Madame Françoise fit quelques pas vers le seuil de la porte, puis se retourna d'un coup.

— Tu as mis trop de sucre dans ta dernière génoise aux pêches, Elisabeth, déclara-t-elle d'un ton légèrement sentencieux. M. Derbanne a eu une indigestion. Mets-en moins.

— Oui, M'ame.

La dernière fois que Suzette avait servi la génoise aux pêches de sa mère, elle avait passé la moitié de la nuit

à nettoyer derrière Louis Derbanne. Elisabeth elle-même avait expliqué à Suzette que M'sieu était malade parce qu'il avait bu trop de whisky. Sa mère et la génoise n'y étaient pour rien.

La fillette se redressa de toute sa taille, sans lâcher sa batte à beurre.

— Madame, dit-elle avec emportement à Françoise Derbanne, c'est à cause du whisky qu'il a vomi, pas à cause du sucre !

Les paroles de Suzette se figèrent dans l'air moite et lourd, en suspension. Toutes trois demeurèrent un instant immobiles. Puis les lèvres minces de la femme blanche se réduisirent à une simple ligne de stupéfaction ; le visage de la femme noire se ferma et ses paupières clignèrent, et la petite fille cacao, soudain décontenancée, laissa tomber mollement les bras le long de son corps. Une mouche bourdonnante vola paresseusement vers la porte ouverte.

Une lueur de colère s'alluma dans les yeux de Françoise Derbanne. Elle fit trois pas rapides en direction de Suzette et, de sa main gantée de vert aux doigts largement écartés, lui appliqua une gifle magistrale sur la joue droite.

Elle jeta un coup d'œil à Elisabeth.

— On ne me contredit pas, dit-elle d'une voix un peu vacillante. Tu dois apprendre à cette fille à rester à sa place.

Sur quoi elle fit volte-face et sortit dignement de la cuisine.

Françoise Derbanne n'avait encore jamais giflé Suzette, et l'enfant ne pleura pas tout de suite. Après ses premières larmes d'étonnement, elle jeta un regard en direction de sa mère qui continuait à pétrir sa boule de pâte.

— J'voulais pas être méchante, Mère.

Elisabeth saupoudra encore un peu de farine sur la table de travail et ramena brutalement vers elle le rouleau à pâtisserie.

— T'es plus une petite fille.

Elle s'exprimait d'un ton sans réplique. Puis sa voix s'adoucit.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Au bord de la rivière Cane
Lalita Tademy



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

